Un grand seigneur de nos lettres

Autor(en): **Monnier, Jean-Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **85 (1982)**

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-550067

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un grand seigneur de nos lettres

Tout au-delà ou tout en deçà, tout ailleurs que dans la perspective du roman où m'ont entraîné mes exercices littéraires, il y a pour moi comme une réserve, une petite galerie de personnes que la vie m'a généreusement données, dont elle aurait pu faire aussi des personnages et qui, cependant, veillent encore en moi comme s'ils existaient doublement, participant à la fois du réel et de l'imaginaire.

Parmi ces êtres de grande étendue, donc aussi de grande envergure : Pierre-Olivier Walzer. Mais lui, dans cette petite galerie, il convient de le voir en pied, à la manière dont ont su voir les premiers photographes, et plus anciennement les portraitistes des cours.

Si je me risque à dire les cours, c'est parce que Walzer est un seigneur, et il n'y a personne, de tous ceux qui le connaissent ou qui l'ont rencontré, dont l'opinion ne s'accorderait pas à celle-ci, que je suis heureux de pouvoir exprimer sous la forme d'un hommage public où je mets toute mon estime et toute mon amitié, toute ma reconnaissance aussi bien.

Seigneur, il l'est des lettres romandes, les plus françaises de toutes les lettres francophones hors de France, et ici même, pour nous ses pairs de tous les Juras, il est un grand seigneur de nos lettres à nous, et cette dignité que chacun lui reconnaît, il la doit à un talent exceptionnel, multiple, exigeant, et à une ouverture d'esprit qui, dans nos pays jurassiens, est encore sans exemple.

Ces pays que j'ai commencé à découvrir de Tramelan, mon lieu d'enfance (et j'y ai beaucoup flâné), puis qui se sont ouverts au-delà des Reussilles et du Cernil, où est née ma mère, et, dès les Franches-Montagnes, qui m'ont appelé vers le Clos du Doubs, Saint-Ursanne et enfin Porrentruy, cet autre lieu qui pendant quelques années m'a enseigné, non pas tellement les langues ou la philosophie, mais quelque chose

d'une aménité qui semblait tomber des clochers, Saint-Pierre et Saint-Germain, les tours du Château et celle, toute proche quand nous étions en classe, de l'église des Jésuites.

J'ai connu là ma différence et ma ressemblance, et elles m'ont permis d'apprendre à vivre loin des miens, mais aussi à marcher plus près d'eux, dans des voies plus ouvertes et plus affranchies, mais aussi mieux centrées vers ce foyer de mes affections premières.

Je dois beaucoup à Porrentruy, et quand j'y retourne, aujourd'hui encore, j'éprouve cette ville comme si je l'avais lue dans les meilleurs romans, non de nos écrivains à nous, mais de ces écrivains de France qui sont revenus à leurs bourgs de province et qui ont su faire sortir des pierres ces étonnantes figures de notaires, de pharmaciens, d'abbés, d'avocats et de savants méconnus, ces maîtres auxquels je me dois d'ajouter ceux qui étaient les nôtres, et qui nous enseignaient, mais aussi qui se montraient sans détours, tels qu'ils étaient sans doute (qu'ils sont encore, si je pense à Jean Reymond), et qui, très librement, s'affirmaient par leur personne, leur autorité naturelle et cette manière de penser qu'ils ont exprimée dans quelques livres importants.

Un jour que j'allais vers mes examens dits « de maturité », un camarade de Porrentruy m'a poussé du coude et a murmuré : « C'est Walzer. » Nous sortions de l'Ecole cantonale tandis qu'il y entrait (il remplaçait, je crois, M. Beuret) ; comment oublierais-je l'impression que j'ai gardée de ce moment ? Un grand jeune homme venait de passer, m'assurant par sa démarche et son maintien d'une radieuse liberté d'allure, mais aussi d'une gentillesse naturelle que traduisaient le sourire, le mouvement des mains et cette façon, déjà, qu'a toujours Walzer quand, marchant avec quelqu'un, il se penche légèrement de côté pour mieux écouter.

Deux ou trois ans plus tard, Crisinel m'ayant honoré de son amitié, il m'annonça que les « Portes de France » publieraient son *Alectone,* qui demeure l'une des grandes œuvres poétiques de ce siècle, et, peu après, Gustave Roud m'écrivait que son premier recueil serait bientôt réédité par « ces merveilleux garçons de Porrentruy ». Dans ces mêmes années, alors que je ne connaissais pas encore ni Chappaz, ni Corinna Bille, ni Jaccottet, c'est à partir d'eux et des « Portes de France » (donc aussi de Jean Cuttat), qu'il convient de resaluer le grand renouveau des lettres romandes.

Je crois à des signes, à des rencontres de signes. Un autre jour, en effet, l'Emulation jurassienne a bien voulu penser que mon premier livre était digne de son prix, pour les œuvres éditées, et cela en même temps que le premier ouvrage d'Alexandre Voisard, pour les œuvres

manuscrites. Or celui qui allait devenir le premier éditeur de Voisard, ce fut encore Walzer, et comme il était là pour la proclamation des récompenses, c'est alors que nous avons fait connaissance.

Voisard, je l'avais rencontré peu avant, dans des circonstances moins chaleureuses. C'était un matin, dans un pâturage proche de Moutier, et nous étions alors deux petits soldats du Régiment 9, sous les ordres d'officiers qui semblaient n'avoir été enseignés que par des manuels scolaires.

La poésie, la vérité qu'elle cherche à exprimer et la profonde écoute à quoi elle engage, donc aussi l'intelligence qui ne cesse de vouloir la saisir pour ce qu'elle dit véritablement, c'est à cela que Walzer s'est surtout attaché. Mallarmé, Valéry, Toulet, puis Corbière et Laforgue, Germain Nouveau et Renfer aussi bien, il y a là, plus que des noms, des esprits comme entraînés (parfois comme accablés) par un trop long savoir, mais qui tous, et chacun à sa manière, ont su dire avant qui que ce soit le drame qui se joue obscurément dans le passage d'une ère à l'autre.

Toute la pensée, et, par conséquent, toute l'œuvre de Pierre-Olivier Walzer s'inscrivent dans la perspective du combat spirituel, et il est plus dur que la bataille d'hommes, a dit Rimbaud. Certes, on n'imagine pas Walzer sous les traits d'un anachorète ou d'un militant. Parmi nous, il est resté un homme parfaitement libre de ses goûts et de ses choix, de ses passions mêmes, et pourtant sa liberté n'a cessé de le porter en avant. Les saints du Jura, les commis d'Ajoie et les poètes de ce pays qu'il a bien voulu encourager, mais aussi nos autorités (dans leurs relations avec l'Institut jurassien par exemple), tout ce petit monde, tous ces morts et ces vivants ont été pris en compte sans la moindre complaisance et néanmoins avec une tendresse, une forme d'humour, la plus subtile, celle qui n'est accordée que rarement, aux plus aimants.

Et puis, ce qu'il faut dire encore, en si peu de lignes, c'est la manière de Walzer, son écriture incomparable. Jamais personne avant lui, dans le Jura, n'avait su faire usage d'une plume aussi légère, aussi attentive cependant, n'avait montré à la fois plus d'érudition et moins de pédanterie (dans ses évocations de Porrentruy et de l'Ajoie comme dans son magistral *XXe siècle,* chez Arthaud) et n'avait, mais comme s'il n'y pensait pas, ouvert pour nous, avec ou après lui, la voie d'une admirable réflexion critique.

Jean-Pierre Monnier